

Aureline C. Vasquo

SOUS MA PEAU BAT TON COEUR



Prix du Jury
et Lauréat - Émotions

Prix des
ÉTOILES
— Librinova —

Aureline C. Vasquo

Sous ma peau
bat ton coeur

© Aureline C. Vasquo, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2832-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

NOTE DE L'AUTEUR

Vous trouverez, dans ces pages, un roman inspiré d'histoires vraies.

De nombreux lieux sont évoqués et j'ai pris quelques libertés quant à leur description pour que cette dernière colle au mieux à ma réalité.

Je souhaite, par avance, m'excuser si certains d'entre vous notent des anomalies dans le sujet abordé, pour lequel je ne peux en dire plus, sans vous dévoiler une partie de l'histoire.

Loin de moi l'idée de modifier la réalité, bien au contraire.

Enfin, les personnages qui évoluent au gré des pages, existent bel et bien. Ils sont vous, ils sont vos voisins, vos connaissances ou de parfaits inconnus.

Ces personnages sont inspirés de vous tous.

Je vous souhaite de lire ce roman avec le même plaisir que celui que j'ai ressenti en l'écrivant.

*À mes filles,
À Elisabeth qui m'a donné
le courage et la motivation
de poursuivre mes rêves.
D'y croire. Toujours.*

PROLOGUE

Le calme.

La nuit.

Le bruit répété de l'aiguille sur le cadran, compulsif, marquant chaque seconde comme un battement de cœur. Incessant.

Dans le silence de la maison, c'est le seul bruit que l'on entend.

Si on écoute avec un peu plus d'attention, on perçoit, dehors, très proche, de l'autre côté du mur en pierres, le chant d'amour de la chouette hulotte qui cherche sa partenaire. Tous les ans, elle revient et chante au clair de lune.

Les arbres bruissent doucement sous la lumière argentée du ciel. Paisibles. Comme si rien ne pouvait troubler leur quiétude.

Dans la maisonnée, les diodes lumineuses du four et de l'horloge créent des ombres qui éclairent partiellement la cuisine et le salon. Deux verres encore remplis d'eau sont posés sur le plan de travail. Le lave-vaisselle ronronne dans un coin de la pièce.

Tout le monde dort. Même le chien, qui est roulé en boule, la truffe enfoncée dans la chaleur de son pelage. Les souffles lents des habitants, à l'étage, sont à peine audibles dans cette nuit paisible.

Dans l'entrée, le téléphone se met à trembler, clignote et, soudain, sa sonnerie déchire l'atmosphère cotonneuse des lieux. La mélodie aux notes aiguës se poursuit sans cesser et étouffe le rythme lent de l'aiguille sur le cadran.

Le téléphone sonne. Sonne. Sonne. Comme jamais ne devrait sonner un téléphone à une heure si tardive. On le sait. On le sent. Lorsqu'on reçoit un appel si tard dans la nuit, les nouvelles sont rarement bonnes.

Il faut une vingtaine de sonneries et plusieurs minutes pour qu'elle émerge de son sommeil. Un sommeil profond et doux qu'elle ne connaîtra jamais plus.

Elle repousse les draps, enfle à toute vitesse ses chaussons, allume le couloir en sortant de la chambre et descend les escaliers à toute allure. Arrivée devant le meuble de l'entrée, essoufflée, elle décroche enfin le combiné.

Et tout son esprit décroche avec lui.

Elle écoute mais refuse de comprendre. Elle ne respire plus, ne parvient pas à répondre aux questions, n'en connaît pas les réponses. Elle est là, sa pensée

paralysée, son sang ralenti, son cœur qui se brise.

— Oui. Je...suis toujours là... Non... Je ne sais pas... D'accord... Oui... Dans trente minutes... je pense.

Elle raccroche, la main qui tremble tant qu'elle ne parvient pas à reposer le combiné sur son socle. Elle sent un poids descendre dans sa gorge et l'empêcher de respirer. Elle a froid. Elle a mal. Elle porte ses mains pâles jusqu'à sa gorge. La douleur la prend au cou comme une corde qui restera à jamais serrée, sans jamais se délier et sans jamais se raidir complètement. Il va falloir qu'elle vive avec maintenant et cette seule pensée lui est insupportable.

Il l'a rejoint sans qu'elle ne l'entende arriver. Il porte un pantalon de pyjama en flanelle bleue. C'est étonnant comme certains détails peuvent marquer dans les moments où l'esprit chavire. Ce pantalon, avec ces rayures bleu ciel et blanches, s'imprime dans son cerveau comme l'élément le plus clair de cette terrible nuit.

Il s'approche. Il essaye de la relever. Il n'y parvient pas. Alors il s'assoit à côté d'elle, les larmes aux yeux car il sait.

Il a compris dès qu'il l'a vue et, maintenant, il avance sa main et la pose sur la sienne. Ils partagent désormais la même corde, la même peine. Ils se serrent mutuellement dans les bras pendant plusieurs secondes, plusieurs minutes peut-être, puis se relèvent.

Sans se lâcher la main, ils remontent dans leur chambre en évitant de tourner le regard vers la porte du fond où tant de souvenirs se déversent déjà. Il enfile le premier pantalon qu'il trouve, délaissant à même le sol son pyjama de flanelle bleue. Elle passe une robe en laine. Ils attrapent ensuite un pull. Noir. Puis, ils ressortent de leur chambre, descendent ensemble les quelques marches, mettent leur manteau et leurs chaussures et disparaissent dans la nuit sans même penser à fermer la porte à clé derrière eux.

Lorsque la voiture s'éloigne, le calme revient et le bruit régulier de l'horloge s'affirme à nouveau sans parvenir, malgré tout, à étouffer les gémissements du chien.

La nuit.

Le calme.

Le clignotement incessant des machines. La luminosité qui empêche de dormir. La profondeur des couloirs et la couleur bleutée des veines branchées. Les bruits rapides des pas, des paroles qui s'échangent, des demandes qui se

font, des portes qui se claquent puis de nouveau le silence des couloirs aseptisés.

Soudain, on entend le crissement discret que fait le caoutchouc des roues du brancard sur le sol en PVC vieillissant. Le bas des murs est marqué de traces noires. Les peintures sont claires, sans couleur, sans espoir. Dans le couloir, des machines médicales trônent pour parer aux urgences.

Devant la chambre 207, les brancardiers s'arrêtent. Le médecin toque une fois et ouvre sans attendre d'invitation pour entrer. La chambre s'allume. Le corps endolori qui ne dormait pas ouvre grands des yeux décharnés et cernés. Il se relève avec maladresse. Il écoute ce que les médecins lui disent. Il doit, au milieu de la nuit, comprendre, dire oui, ou non à ce qu'on lui propose, accepter. Il doit choisir.

Vite. Pas une minute à perdre.

Une fois la décision prise, on le déplace sur le brancard et on l'emporte vers un endroit qu'il ne connaît pas. Les roues sifflent maintenant sur le sol. La lumière de la chambre est restée allumée. Les bips continus des machines, branchées à son corps, le suivent. L'équipe médicale sait ce qu'elle a à faire. Elle est soudée, puissante, chacun a son rôle et chacun est concentré sur sa tâche. Personne ne lui parle. Ils parlent entre eux. Il écoute mais n'entend pas. Sa chambre est libérée pour un autre patient. On emballe ses affaires dans des sacs.

Le médecin principal, celui qui lui a parlé tout à l'heure, répond à un infirmier :

— Mets les sacs dans le local A, on verra plus tard, ce n'est pas important. Il faut libérer la chambre. Vite !

Le brancard roule, passe plusieurs portes, prend un ascenseur. Deux peut-être. Une femme se penche sur lui. Lui explique des choses. Il acquiesce. Elle ouvre la mollette de sa perfusion et un liquide blanc se répand dans la tubulure jusqu'à entrer dans son corps.

Il a froid. Il a mal. Puis, c'est la libération, un ailleurs. Enfin.

D'autres murs, d'autres équipes, d'autres espoirs et au bout du couloir, peut-être, la vie, à nouveau.

PARTIE I

Je me repose mais mon cœur veille
Salomon

CHAPITRE 1

La prison.

Des mois de prison ferme. Pour un délit que je n'ai pas commis. C'est peu finalement. Pour moi, ça m'a paru une éternité. Je ne compte pas la liberté conditionnelle qu'on m'octroie maintenant.

Des mois entiers. Des mois terribles à pourrir dans cette chambre, à voir peu de personnes, toujours les mêmes visages, toujours les mêmes regards affligés.

Les chaînes accrochées à mes poignets ont laissé des marques. Je ne suis pas certain qu'elles disparaîtront un jour.

Au moment où je ferme mon sac pour quitter le couloir aveuglant de blancheur, les sourires se veulent rassurants, les gestes chaleureux mais je sais qu'il s'agit d'un au revoir et pas d'un adieu. Je reviendrai.

Malheureusement, je reviendrai.

Sans me retourner, sans répondre aux visages bienveillants qui m'accompagnent jusqu'à la porte, je m'avance vers la sortie. Je laisse ici une partie de ma vie. Lorsque je suis rentré, j'étais différent.

Plus rien ne sera pareil maintenant.

Des mois après, je passe enfin les portes de l'enfer. Les portes de ma prison. Où l'on ne cessait de me regarder avec cet air triste insupportable, cette douleur parfois, ou encore ces regards en biais emplis de rejet ou de pitié.

Des mois où je me regardais porter le masque de la mort et de la désillusion. Deux sœurs qui m'ont tenu éveillé de longues nuits. Tous ces sacrifices faits, tous ces rêves perdus. Tout cet avenir brisé.

Lorsque je passe les doubles portes et que je quitte les murs blancs et les autres prisonniers, la mi-juin me cueille et les rayons du soleil printanier sont comme une agression sur ma peau blafarde. Pas une seule personne ne fait attention à moi, au mieux, on me contourne, au pire, on me bouscule. Aucun accueil ni aucune joie pour ma libération.

C'est ce que j'avais demandé.

Mes premiers pas sont hésitants, cherchant le sol rugueux aux diverses